

## entretien avec Matthieu Cruciani

### Pourquoi, après Koltès, choisir de mettre en scène un classique du XVII<sup>e</sup> siècle aujourd'hui ?

Le travail mené sur Koltès était un travail sur des fondamentaux. Face à une textualité complexe, une forme stylistique exigeante, refaire les gestes simple du théâtre, ralentir, répéter, comprendre pour rendre limpide. Puis cette clarté de la pensée établie, tout faire pour que le corps dise autant que le verbe, que tout descende profondément ; et retrouver le poème dans toute sa concrétude, dans sa forme organique, rendu à sa puissance orale.

La traversée de l'œuvre de Koltès m'a peut-être préparé à déchiffrer, sous la clarté des chaînes de la syntaxe, la hantise d'une autre face du langage, fuyante, enfouie, indicible, condamnée pourtant à ouvrir une voie vers le jour.

Il suffit de sentir certains parfums une fois pour s'en souvenir toute sa vie.

Il en va de même pour moi, avec Racine et ses bijoux à douze joyaux. Ses petites dentelles pleines de puissance cachée. C'est une musique miraculeusement trouvée, aux confins des sons, des vibrations et des mathématiques, au carrefour des sensations et des rythmes.

Mais c'est un carcan aussi. L'aimer, ce sera le questionner, le transgresser parfois. À cet égard, nous travaillerons sur la version originale, ponctuée par Racine, en 1677, écrite pour avancer, enjamber, suivre le sens, pas pour faire entendre l'académie des rimes.

Et puis, il y a quelque chose de chamanique, d'incantatoire dans la langue de Racine, que j'ai aussi trouvé dans le texte de Koltès.

### Pourquoi interroger Phèdre une fois de plus ?

J'ai la sensation que l'œuvre dit plus qu'il n'y paraît. Comme son héroïne, elle reste pleine de secrets. J'ai envie d'y retourner voir. La puissante complexité des émotions qui la traverse, subversives, percussives même, ce souffre si attirant, quelque chose d'une œuvre plus vaste que son époque, traversée par des spasmes plus profonds, des presciences. Comme une archaïque prophétie restant inaccomplie. Alors nous allons tenter à nouveau de prononcer la formule, et voir ce qui nous possèdera.

Souffrir d'être femme dans une société d'hommes. Habiter le mythe impossible d'un père qui nous précède et nous tue. Éprouver son impuissance d'amie. Désirer malgré soi. Mourir de dépendance. Condamner en souhaitant aider. Se taire pour rester libre. Faire l'épreuve d'une parole qui nous condamne... Tous ces paradoxes, toute cette vérité.

Tout ceci nous parle d'hier, d'aujourd'hui, et sans doute de demain. S'en souvenir c'est faire humanité à travers les époques. Sortir de la loupe brûlante de l'actualité, du siècle.

Toute grande œuvre d'art se nourrit de disproportion : ici elle est majestueusement tendancieuse, monstrueusement belle, regardant dans les obscurités, et quoique se passant en plein soleil, c'est dans les ombres des êtres, des familles, des structures sociales et amoureuses qu'elle tire sa sève noire.

Et puis il faut la jouer si on ne veut pas qu'elle meurt. Il faut jouer cette littérature pour qu'elle vive.

Ces œuvres dites classiques nous offrent des trajectoires magiques : celle des grandes paraboles. C'est toujours, d'une façon ou d'une autre, la même histoire qui nous agite génération après génération. Et puis j'avoue une attraction formelle pour les verbes passés. J'aime avoir à déchiffrer, à traverser une certaine épaisseur. Derrière le classicisme français se cachent beaucoup de monstres, beaucoup de malédictions codées. Et derrière ces codes, ces valeurs classiques défendues, beaucoup de subconscient. Je voudrais saisir le subconscient de cette pièce, le grand refoulé, les arcanes et les ombres, voilà ce qui m'attire dans Phèdre : un grand songe noir. Dire l'impossibilité de dire, donner voix à l'indicible. Deviner des oracles. Ce que dit un auteur à son corps défendant, ce qui lui échappe, ce qu'il dit sans dire, ce qu'il croit taire, m'intéresse beaucoup.

## Quelle vision du féminin incarne Phèdre à l'heure de la déconstruction des clichés sexistes ? Femme esclave de ses passions ou femme qui ose dire son désir ?

Elle est esclave oui, mais de sa culpabilité, et elle mourra d'avoir avoué ce désir. Phèdre est sujet de son désir, et non objet. Une Phèdre pleinement humaine et charnelle, ravagée par les contradictions du désir. Elle ne devrait pas résister à la première scène et résistera cependant, cinq actes durant, le temps d'une dernière journée ou chacun de ses aveux la rendra plus coupable, jusqu'à la folie.

Phèdre, femme piégée dans une structure architecturale en difficulté, un palais délaissé par Thésée, jouet des intrigues politiques, et qui tente désespérément d'agir sur un monde qui l'opprime, dans lequel elle ne peut que ressentir et aimer.

Phèdre n'est pas folle. Elle n'est pas criminelle. Elle n'est même pas incestueuse.

Phèdre est rendue folle. Pleine de pulsion de vie, amoureuse, elle est enfermée, contrainte, emmurée vivante. C'est un désir formidablement charnel ici. Pas une passion éthérée. Pas l'amour du deuil d'Andromaque ou de la félicité pure de Bérénice. Elle se moque presque de qui est Hippolyte. C'est peut-être un niais mais qu'importe, elle veut le dévorer.

Et puis il y a chez Phèdre le désir de mort, de s'emparer du suicide. Ce sont des idées très dérangeantes encore, et donc passionnantes à travailler.

Phèdre c'est la solitude extrême, totale, énorme. Elle ne parle qu'à elle-même, dialogue peu, monologue, et quand elle s'adresse, c'est à plus vaste, à plus grand qu'au monde terrestre, aux dieux, à Dieu, au soleil.

Phèdre, c'est fondamentalement une pièce de femmes, comme une résurgence du chœur antique. Il y a cinq femmes, toutes différentes, et cherchant toutes une place dans un monde d'hommes, dominé par Thésée. Cette idée de majorité bâillonnée mais entrée en résistance me plaît beaucoup.

## Quelle esthétique colorera cette création ? La musique y aura-t-elle une place ?

Je désire une mise en scène intense et vitaliste, un spectacle prosaïquement contemporain, noblement brut, lu par des vivants, joué par et pour des vivants, s'occupant de vie et de clarté.

Tout se déroule dans cette pièce comme dans une grande retraite de guerre. C'est assez décadent, assez viscontien. Thésée n'est plus là, Hippolyte part, Phèdre veut mourir car elle aime Hippolyte qui aime Aricie.

Tout ce petit monde campe, attend, intranquille, traversé de cauchemars, dans ce palais en difficulté, encombré du butin des exploits passés du père, guettant des ennemis, se préparant à un nouvel exil, une nouvelle fuite. On ne sait plus trop rien, plus rien n'a de sens, on se tait, on cache et dissimule, on se terre et cette fausse famille royale se nécrose. Se névrose. Elle n'est plus qu'apparence, statut, histoire, mémoire, protocoles, étiquette, mais les volets ne s'ouvrent plus sur le soleil, les draps recouvrent de fausses statues, il n'y a pas de lit, pas de couche, pas de chambre ni de salon, rien qu'un palais d'errance et d'insomnie.

Voilà sur quoi nous rêvons scénographiquement avec Nicolas Marie.

À ce mélange aussi, de vraisemblable et de fantastique, où des histoires d'êtres humains sont percutées par des monstres sortis de l'océan. Où les dieux sont encore incarnés.

On sent qu'il aura fallu une longue attente, un lent et sûr moisissement des relations et des sentiments, une déchéance très collective pour que chacun, arrivés à ébullition, se lance dans une dernière course.

La musique y tiendra un grand rôle, comme toujours dans mes créations. Pour la seconde fois je travaille avec Carla Palone à une composition originale. Sa musique agit comme une hantise, un songe habité de rémanences baroques ou classiques qui trouve échos dans notre monde moderne, plus brut, plus escarpé, plus vide. La musique de Carla est émotionnelle.

## Des collaborateurs fidèles au générique et de nouveaux partenaires au plateau : comment a été choisie cette équipe ?

*Phèdre* est sans doute la plus profonde, la plus pure des pièces de Racine. La plus mûre aussi – elle est d'ailleurs la dernière pièce païenne de Racine.

Cette quasi perfection formelle, cet art surpuissant de la haute langue mêlée à une histoire des plus implacables a de quoi intimider. Elle offre des prises cependant, à y regarder de plus près, pour en tenter l'ascension. C'est qu'il faut y regarder de plus près. Et bien s'accompagner. Le générique est en effet le même que sur mon précédent spectacle. Il y a une vraie osmose entre nous. C'est central pour moi que la cohérence artistique soit totale, que tous convergent vers l'œuvre.

J'ai réuni sur ce projet une équipe d'interprètes selon trois approches. D'abord, je veux mener ce projet avec des actrices et des acteurs libres au plateau. Je sens que j'aurai besoin de fraîcheur, d'inventivité, voire d'insolence pour mener à bien ma lecture de la pièce.

Je souhaite ensuite une homogénéité générationnelle resserrée, une *Phèdre* jeune. Donc pas de vieillards ou de nourrice. La nature des actrices et des acteurs, leur vitalité m'intéresse plus que leur âge. Je veux que l'on voie un groupe s'emparer d'une pièce.

Enfin, je désire une équipe capable d'humour, afin de pouvoir insister sur la disproportion de ces destinées, de ces figures mythologiques, le délire pur de cette journée folle par son versant quasi burlesque. Toutes les figures qui peuplent la pièce sont ambiguës, doubles, duelles et s'y entendent en joute, en double sens, en ironie et en intrigue. Ce n'est pas une comédie d'innocents pris à la gorge par un quelconque fatum. Ce sont des êtres forts, intenses, extrêmes, prêts à en découdre, des autres comme d'eux-mêmes.

Dernière pièce païenne de Racine, c'est aussi une pièce madrée, rusée : elle compile les événements, elle est bâtie pour plaire et pour faire haleter. Elle est musclée, pleine d'un noble savoir-faire et de connaissance de grand conteur. Faire qu'elle soit presque une comédie (tout le monde veut en partir ou en est déjà parti à son début !), puis un drame, puis une tragédie, ne pas enfermer la pièce dans son destin, dans ce qu'on nous croyons en savoir. Lui laisser une chance de nous surprendre dans son déroulement, dans le déplié magique de ses surprises et de ses étonnements sera notre ligne de travail. La tragédie n'advient pas dans un monde tragique. Elle ne peut advenir que comme une brisure, une lésion, une brèche tueuse dans la vie.